

Supplément au SOP n° 47, avril 1980

CROIX ET RESURRECTION

Communication d'Olivier CLEMENT  
(Fraternité orthodoxe, Montauban, 1er mars 1980)

Document 47.A

## CROIX ET RESURRECTION

Olivier Clément

(Communication faite à la réunion des orthodoxes du Sud-Ouest, à  
Montauban, le 1-er mars 1980)

---

Je crois qu'il faut, quand on veut évoquer la Résurrection, évoquer d'abord le mystère de la Croix. Il y a une question que je me suis souvent posée: pourquoi, aujourd'hui, dans une civilisation profondément sécularisée, Jésus continue à faire énigme? Pourquoi est-ce qu'Il continue, à travers les récits des Evangiles, à nous attirer, à nous fasciner?

Peut-être pourrait-on répondre ceci: c'est que nous, nous vivons comme à l'intérieur de la mort, c'est comme si nos yeux étaient habitués à la pénombre du tombeau. Mais Lui, le Christ, nous apparaît à travers les témoignages des Evangiles, comme libéré, avec une sorte de légèreté insaisissable, inclassable. Souvent nous ne nous rendons pas compte de cela parce que nous ne connaissons pas assez les coutumes, les tabous, les interdits de l'époque et nous ne voyons pas à quel point il y a en Lui de légèreté, de liberté, par rapport à tout cela, quelque chose d'irréductible aux idéologies, aux passions. Il apparaît plein de force, plein d'une force vivifiante, plein d'amour désintéressé. Je résumerai en disant qu'Il nous attire et qu'Il nous fascine parce qu'Il est totallement vivant. Parce qu'en Lui on ne présente aucune de ces formes de mort dont nous avons tant l'habitude et qui s'entretiennent constamment avec ce que nous appelons notre vie. Nous naissons dans le sang, et nous naissons pour mourir, et Lui naît virginalement pour guérir les âmes, pour guérir les corps, pour bousculer la mort, pour la contester radicalement, pour déceler la personne au-delà des misères, des rôles et des masques, pour marcher sur la mer et pour se transfigurer sur la montagne.

Ce n'est donc pas par une implacable fatalité, cette implacable fatalité de la mort qui pèse sur nous, mais c'est par obéissance, une obéissance aimante du Père, c'est par une miséricorde sans mesure pour la brebis perdue que chacun de nous représente et que nous représentons tous ensemble, c'est donc volontairement, par une espèce d'amour immense et gratuit, qu'Il entre dans notre souffrance, dans notre mort, car il y a déjà une dimension de notre vie qui est mort, et même, peut-on dire, dans notre enfer.

Jamais d'ailleurs - et l'iconographie de l'Orient chrétien en témoigne - jamais la majesté du Christ, une sorte de majesté douce, de majesté douce et forte à la fois, ne se dément. Il n'affronte pas la souffrance et la mort

comme un stoïcien, mais Il n'affronte pas non plus la souffrance et la mort comme nous le faisons généralement. Il accepte l'humiliation, mais cette humiliation n'abolit pas pour Lui "la forme de Dieu" dont parle saint Paul dans son épître aux Philippiens.

Réfléchissons un peu, rappelons-nous Jésus devant Ses juges: Il est coincé, pourrait-on dire, et Il ne pouvait pas ne pas l'être, entre la piété d'Israël qui est une piété close, qui enferme Dieu dans sa transcendance - Dieu est au ciel, Il ne peut pas venir bousculer les choses ici-bas - et d'autre part la dure volonté d'ordre, de pragmatisme et d'efficacité des Romains qui, eux, sacralisent les succès apparents de l'Histoire et déifient César. Jésus, devant Ses juges, ne cesse pas d'une certaine manière de leur en imposer, soit par Son silence, soit par Ses retournements étranges auxquels Il les amène en leur faisant paradoxalement confesser qu'Il est le roi des Juifs, le fils de Dieu. Et Sa mort même est remplie d'une force secrète, elle est à la fois totalement abandonnée, et totalement délibérée. Jésus dit: "Tout est accompli", puis Il incline la tête et rend l'esprit. Il ne laisse pas tomber Sa tête, Il l'incline, lentement, et fait remise de Sa vie, car Il a dit: "J'ai pouvoir de la livrer et pouvoir de la reprendre". Cette remise se fait en clamant d'une voix forte, et il n'y a rien, au fond, de plus inimaginable, rien de plus impensable que la mort du Seul qui ne devait pas mourir, par Sa condition même, Lui qui disait devant Lazare au tombeau: "Je suis la résurrection et la vie", non pas "j'apporte" la résurrection, mais bien "je suis la résurrection et la vie". Nous, nous sommes en quelque sorte de connivence avec la mort, nous recevons "ce que nous avons mérité", comme l'a dit le larron sur la croix, dans l'Evangile de Luc, tandis que Lui "n'a rien fait de mal" (Luc 23,41), et le bois de Son corps est vert, pénétré par la sève de l'Esprit, car "si l'on traite ainsi le bois vert, qu'advient-il du bois sec?" (Luc 23,31).

Le 5e Concile oecuménique a posé l'affirmation qui est au coeur du christianisme, qui est le paradoxe fondamental du christianisme et qui est l'antinomie du Dieu tout autre et du Dieu infiniment proche: Dieu a souffert la passion et la mort dans Sa chair. Il s'agit là de quelque chose qui dépasse infiniment et qui englobe les pires tortures que puisse subir un homme. On pourrait dire que seul Jésus, avec la sonde de Son humanité vivante, pleinement vivante, unie à la divinité, pénétrée par elle, seul Jésus pouvait réellement prendre la mesure de "la puissance des ténèbres" (Luc 22,53), du mystère du mal, de l'enfer et de la mort. Il pleure devant Lazare mort. A Cethsémani, Il voit, Il ressent toute l'absurdité de la condition humaine et le massacre quotidien de l'amour, la volonté de puissance et de possession, les bourreaux et les victimes, les désespérés et ceux qui réduisent

les autres au désespoir; à Gethsémani, Dieu éprouve humainement toutes nos agonies, "et Sa sueur devenait comme des caillots de sang", dit saint Luc (Luc 22,44); l'effroi et l'angoisse Le dévastaient, Son âme "était triste jusqu'à la mort" (Marc 14,34); et Il a prié le Père d'éloigner ce calice.

Et sur la croix, c'est le même mystère: "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi l'as-Tu abandonné?" Et aussi ce "J'ai soif!" qui renvoie à un passage tragique du psaume 22: "Mon palais est sec comme un tesson et ma langue colle à ma mâchoire, dans une poussière de mort tu me déposes" (Ps 22,16). Au Golgotha, comme à Gethsémani, Dieu éprouve humainement ce que nous pouvons éprouver de pire, c'est-à-dire l'absence de Dieu. Dieu éprouve humainement le silence de Dieu. Dieu éprouve humainement cette soif que nous connaissons tous, ou presque tous, aujourd'hui. Au Golgotha, comme à Gethsémani, entre le Fils et le Père, c'est-à-dire entre Dieu et Dieu, s'élève une sorte de muraille, et cette muraille, c'est notre angoisse, c'est notre solitude, c'est notre indifférence, c'est notre orgueil désespéré, c'est la soif de celui qui se détourne de Dieu, et qui meurt de s'être détourné de Lui, la soif de celui qui hait et qui meurt de haïr, qui meurt de se haïr. Au Golgotha, comme à Gethsémani, c'est comme si Dieu contre Dieu prenait le parti de l'homme, comme si Dieu, paradoxalement, devenait "a-thée".

Mais alors, pour nous tous, pour chacun de nous, si peu que s'ouvre notre cœur, ce vieux cœur rebelle et angoissé, mais alors, la volonté humaine de Jésus s'abandonne avec une confiance infinie à la volonté du Père. Alors, dans cette obéissance humaine, souverainement libre, se dénoue la tragédie de la liberté humaine. Chez Luc, comme chez Marc, la prière, la prière d'horreur: "éloigne de moi..." s'achève par un Tu, un Toi, vibrant d'amour. Alors se libère la liberté. Et la phrase torturée et confiante enfin: "Non ce que je veux, mais ce que Toi..." Et nous savons bien que le psaume 22 - "j'ai soif" - s'achève par une clameur de louange. Et Jésus crucifié se remet au Père: "Père, dans Tes mains je remets mon esprit. C'est quand Il eut dit cela qu'Il expire" (Luc 23,46).

Alors, tout se renverse. C'est la Croix qui devient vivifiante. Pâques est déjà dans la Croix, la Résurrection est déjà dans la Croix. Toute la souffrance, tout le désespoir humain qui s'interposaient entre Dieu et Dieu sont comme brûlés, sont comme consumés dans l'unité du Père et du Fils. Et l'enfer et la mort s'engloutissent comme une petite, une dérisoire goutte de haine dans le gouffre de feu de la divinité. La mort change de signe. Elle devient l'étape d'une métamorphose. Les portes de l'enfer sont brisées et la lumière du Thabor y pénètre. La différence entre la transfiguration et la Résurrection, c'est que la transfiguration a eu lieu sur une montagne,

et la montagne a été de tout temps un haut lieu, comme une prière cosmique. Tandis que la Résurrection, c'est la lumière qui jaillit dans l'enfer, pour que tout soit rempli de lumière. Du flanc transpercé de Jésus coulent l'eau et le sang, dit l'Évangile de Jean. L'eau et le sang mêlés d'Esprit, l'eau du baptême et le sang de l'eucharistie. Car, dit encore l'Apôtre dans sa première épître, "il y en a trois qui témoignent: l'Esprit, l'eau et le sang. Et les trois ne font qu'un" (1 Jean 5,8). Désormais, la vie, la vie totale, la vie qui emporte la mort, la vie qui traverse la mort, et la lumière, et le Souffle, jaillissent, non pas d'un Dieu extérieur, d'un Dieu étranger, d'un Dieu que nous avons toujours tendance, comme des enfants effrayés, à percevoir comme un Dieu plein et lourd, qui nous écraserait, mais d'un Dieu crucifié, d'un Dieu creusé, d'un Dieu à-jamais présent dans notre enfer intérieur, dans cette épaisseur, en nous et entre nous, d'angoisse et d'ignorance, et de sottise, et d'horreur, pour que l'enfer même se transforme en église... C'est l'ultime humiliation du Seigneur; Il descend en enfer, Il se laisse lier par l'enfer. Et c'est la victoire, les liens sont brisés, les liens sont consumés. La lumière jaillit désormais de ce Dieu crucifié, de ce Dieu creusé d'amour. Et déjà la création de l'homme était un acte crucifiant, puisque Dieu a laissé à l'homme l'espace de sa liberté, l'espace de son refus ou de son libre amour. L'Innocent se laisse assassiner pour offrir sa vie même aux assassins. Plus personne n'est exclus désormais, plus personne ne peut être exclus, puisque Dieu nous rejoint au sein de la pire exclusion.

Incarné, Il a été crucifié "hors des murs", et la croix était un supplice tellement infamant que les premiers chrétiens n'osaient même pas la représenter. Désormais, plus bas, plus profond que notre désespoir, il n'y a pas l'absurde, le fantomatique ou le néant, mais le Crucifié dont les bras nous sont à-jamais ouverts. Pour nous sauver du néant, Dieu "se vide", "s'anéantit", non en perdant sa divinité comme l'ont dit certains théologiens contemporains, mais pour montrer ce qu'elle est vraiment - l'impen-sable réalité de l'Amour.

Souvent nous sommes tentés de nous abandonner au désespoir, ou simplement de nous décomposer dans un découragement fondamental. Alors montent à nos lèvres les mots du psaume: "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-Tu abandonné?" Mais Lui est là, plus proche de nous que nous-mêmes. Il suffit qu'en Lui, avec Lui, guidés par Lui comme des enfants perdus, nous murmurions: "Père, je remets mon esprit entre Tes mains". Alors une vie de plus loin que la mort nous envahit. Le voile du temple se déchire, nous sortons de nos tombeaux et nous entrons dans la ville, ressuscités (cf. Matthieu 27, 51-53).

Et nous voici devant la certitude centrale de notre foi: la Résurrection. Contrairement à tant d'affirmations subtiles, tortueuses, de la théologie occidentale contemporaine, il faut le dire avec beaucoup de force, la Résurrection n'est pas un mythe, elle n'est pas l'expression de la foi de la première communauté, on ne saurait opposer le "Jésus de l'histoire" et le "Christ de la foi". Certes, la Résurrection dépasse l'histoire, mais, lui donnant sens, elle s'y inscrit par des données précises concrètes.

Des textes brefs, cités surtout par saint Paul, nous permettent d'atteindre le témoignage de l'Événement et la célébration de sa signification dans les mois qui le suivirent.

1 Corinthiens 15,3-8: "Je vous ai donc transmis en premier lieu cela même que j'avais reçu, à savoir que le Christ est mort pour nos péchés selon les Ecritures, qu'Il a été enseveli, qu'Il a ressuscité le troisième jour selon les Ecritures, qu'Il est apparu à Céphas /Pierre/ puis aux Douze. Ensuite Il est apparu à plus de cinq cents frères à la fois - la plupart d'entre eux vivent encore, mais quelques-uns se sont endormis - ensuite Il est apparu à Jacques, puis à tous les apôtres." Ce témoignage fondamental, et dont la formulation originelle en araméen ne fait pas de doute, Paul l'a reçu juste après sa conversion, dans la communauté de Damas, deux ou trois ans après la Résurrection. Paul fait allusion, du reste, à sa conversion en ajoutant: "... et après eux tous, Il m'est apparu à moi aussi, comme à l'avorton." Ici, il s'agit d'un autre type de vision, une vision déjà ecclésiastique, que nous avons tous, à un degré ou à un autre, pendant la nuit de Pâques et qui s'éclaire pleinement, génération après génération, dans ces voyants du Christ glorifié que la tradition orthodoxe nomme des "hommes apostoliques".

Par ailleurs, nous lisons dans l'Épître aux Philippiens et dans l'Épître aux Ephésiens des fragments d'hymnes liturgiques cités par Paul et qui montrent que l'Église, éclairée par la Pentecôte, a vu d'emblée dans la Résurrection la victoire sur l'enfer et sur la mort, la transfiguration inaugurée de l'univers. Donc, en même temps que le fait de l'Événement, son sens:

Philippiens 2, 6-11: "Lui /le Christ Jésus/, subsistant en forme de Dieu, n'a pas retenu jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais Il s'est anéanti lui-même, prenant la forme de l'esclave et devenant semblable aux hommes. S'étant comporté comme un homme, Il s'humilie plus encore, devenant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort sur une croix. C'est pourquoi Dieu l'a souverainement exalté et Lui a donné le Nom qui est au-dessus de tout nom, pour que tout, au nom de Jésus, s'agenouille, au plus haut des cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue proclame que

Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père."

Ephésiens 4,8-10: "C'est pourquoi il est dit: Montant dans les hauteurs, Il a fait captive la captivité; Il a accordé des dons aux hommes. Il est monté: qu'est-ce à dire, sinon qu'Il était aussi descendu dans les régions inférieures de la terre [qui symbolisent l'enfer et la mort]? Celui qui est descendu est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux, pour remplir toutes choses."

Le tombeau vide est attesté implicitement par cette confession de foi que cite Paul et ouvertement par le témoignage des femmes que mentionnent les pèlerins d'Emmaüs, dans un récit reconnu comme original par l'exégèse la plus critique: "Quelques femmes qui sont des nôtres nous ont, il est vrai, stupéfiés. S'étant rendues de grand matin au tombeau, et n'ayant pas trouvé son corps, elles sont revenues nous disant qu'elles ont même eu la vision d'anges qui Le disent vivant" (Luc 24,22). Le tombeau vide pose dans l'histoire un signe énigmatique où l'Eglise, guidée par l'Esprit Saint, a décelé le déploiement d'une présence désormais non plus englobée mais englobante par rapport à l'espace-temps, cet espace-temps qui, pour nous, est scellé par la mort tel un immense tombeau. Les bandelettes et le linceul intacts font songer à une chrysalide abandonnée: l'histoire du mandilion, du voile sur lequel le Christ aurait imprimé son visage - et ce serait l'origine de nos icônes de la Sainte Face - aujourd'hui le témoignage bouleversant, et scientifiquement vérifié semble-t-il, du Suaire de Turin -, confirmant ces données. (Comme si Dieu avait voulu donner à l'Occident qui, depuis la fin de l'art roman, ne connaît plus une tradition iconographique ininterrompue, la plus belle des icônes "non faite de main d'homme".) La pierre de la mort est roulée, les ténèbres de la mort sont abolies, des anges maintenant habitent ces profondeurs d'angoisse et de solitude, le ciel pénètre l'enfer. "Désormais", dit notre liturgie pascale, "tout est rempli de lumière, le ciel, la terre et même l'enfer."

Les récits d'apparition se coordonnent selon de très anciennes traditions. Leur foisonnement même, leur peu de cohérence apparente, que l'Eglise s'est gardée de corriger, rejetant par exemple le digest bien mis en ordre par Tatien, suggèrent un Vivant plus vivant que notre vie mêlée de mort, un Vivant qui fait éclater les "lois" de la nature déchue, mortifère (ou plutôt qui métamorphose radicalement les conditions dans lesquelles fonctionnent ces lois). Qui, simultanément, transforme nos capacités de perception adaptées à notre existence-pour-la-mort, liées aux modalités déchues du temps, de l'espace, de la matérialité, de la pensée... Que le Ressuscité, par exemple, se manifeste toutes portes closes, ou dans plusieurs lieux en même temps, prouve qu'Il n'est plus soumis à l'espace qui sépare (et l'on sait

que le phénomène de "bilocation" est attesté, en plein XXe siècle, dans la vie de certains saints qui vivent réellement "en Christ"). Le Ressuscité en effet n'existe plus dans la mort - comme c'est encore le cas pour nous - mais il existe dans l'Esprit vivifiant (non pas dématérialisant). Entre Pâques et l'Ascension, par une sorte de pédagogie, de préparation (il ouvre l'espace où se réalisera la Pentecôte, il est, dit Evdokimov, "le grand pré-curseur de l'Esprit"), le Ressuscité se manifeste encore à l'intérieur de notre espace-temps, tout en montrant que cet espace et ce temps soumis à la mort sont désormais ouverts, déconcertés, relativisés, en voie de transformation. A l'Ascension, Il disparaît en béniissant, Il n'est plus contenu par le monde mais l'assume, le contient, le transforme en offrande pour le Père. Et Il vient à nous désormais dans la Pentecôte, dans l'Esprit, dans le sacrement où l'Esprit Le manifeste, élève notre communauté dans les cieux, comme dit saint Grégoire Palamas.

Les apparitions du Ressuscité témoignent d'une discrétion infinie, qui éveille la foi mais ne l'impose pas, qui donc consacre notre liberté. Un incondu est là, que Marie-Madeleine prend pour un jardinier, et que les pèlerins d'Emmaüs prennent pour un voyageur mal informé... Les disciples étaient redevenus pêcheurs du lac: quel échec! Or, bientôt, l'historien les observe pleins de foi et de force, en plein dynamisme d'évangélisation: comment expliquer cette métamorphose si la scène que je vais évoquer ne s'était produite?

Les disciples qui pêchent sur le lac, donc, voient quelqu'un sur la rive, mais "ils ne savent pas que c'est Lui" (Jean 21,4). C'est qu'Il est "sous une autre forme", comme dit la finale de Marc, qui n'est pas de Marc mais résume assez bien, après coup, la commune certitude des évangélistes. Il est "sous une autre forme", la mort, toutes les formes de mort, sont en Lui englouties dans la vie, pour paraphraser des expressions pauliniennes, et les yeux des hommes, habitués à "la vie morte", ne peuvent pas encore voir "la vie vivante". La reconnaissance se fait dans une communion personnelle, déjà ecclésiale, où la vision du Christ devient vie en Christ. C'est à la fraction déjà eucharistique du pain que les pèlerins d'Emmaüs reconnaissent Jésus quand Il disparaît, ou plutôt quand Il les prend en Lui, dans Sa plénitude voilée par le voile translucide du sacrement (mais que le voile devienne translucide exige notre libre foi). Avec Marie de Magdala, il suffit du nom doucement prononcé: "Marie". "Elle se retourne", retournement du coeur, méta-noïa, et dit: "Rabbouni", mon Maître bien-aimé. Et Lui lui annonce Sa "montée" vers le Père, d'où viendra l'Esprit, et la renvoie aux "frères", c'est-à-dire à l'Eglise (Jean 20,16-17). Dans la scène du lac, le coeur aimant de Jean tressaille: "C'est le Seigneur!" Et Lui, sur la rive,

a allumé "un feu de braise avec du poisson dessus" (Jean 21,7 et 9): parce que le Royaume, ce sera aussi, c'est déjà, dans la lumière de la Résurrection, l'humilité, la densité bonne de la terre, des choses de la terre, car la création tout entière, nous dit Paul, aspire à être "délivrée de la servitude de la corruption pour entrer dans la liberté glorieuse des enfants de Dieu" (Rom 8,21). Pas un instant où nous ayons eu, pour citer Rilke, "les veines pleines d'existence", qui ne doive trouver place, qui ne trouve place dès maintenant dans la plénitude de la Résurrection. Le Ressuscité, comme le dit une inscription sous une mosaïque qui Le représente dans une église de Constantinople, le Ressuscité est "la terre des vivants".

En effet, et il faut y insister, si les apparitions de Jésus vainqueur de la mort sollicitent la foi et l'amour, fondent - et libèrent - notre liberté, elles ne se ramènent nullement à des "visions" subjectives, où seule cette foi s'exprimerait. Avant de reconnaître Jésus, Marie de Magdala, les pèlerins d'Emmaüs, les pêcheurs du lac constatent que quelqu'un est là. Quand Il apparaît au milieu des apôtres, il Lui suffit de dire, pour qu'ils sachent bien que c'est Lui: "La paix soit avec vous" (comme nous continuons de le dire dans nos liturgies), et le Ressuscité, alors, insiste sur la pleine réalité de Son corps, Il montre les marques de la croix, Il accède à la requête de Thomas. Mais Thomas n'a pas besoin d'observer scientifiquement les plaies, il tombe aux pieds de Jésus, dans un cri de foi: "Mon Seigneur et mon Dieu!" (Jean 20,28). Et Jésus partage avec les siens la nourriture de la terre, non plus besoin matériel mais langage d'amour du repas partagé, repas déjà eucharistique, déjà le festin du Royaume!

Le corps du Ressuscité est "le Corps spirituel" (pneumatikon, dit Paul), non pas dématérialisé, je le répète, mais vivifié par le Souffle "qui donne la vie". C'est le corps terrestre, humain, concret de Jésus, mais devenu pleinement le corps eucharistique de l'humanité et de l'univers. Car "c'est en Lui qu'ont été créées toutes choses... Tout a été créé par Lui et pour Lui,... et tout subsiste en Lui" (Col 1,16-18). Jésus ressuscité n'est séparé de rien, de personne. "Je suis le cep, vous êtes les sarments" (Jean 15,5). Nous Lui sommes "concorporels", "consanguins", dit saint Paul, "membres" de Son corps, par là "membres les uns des autres". La Résurrection n'est donc pas la réanimation d'un cadavre dans les conditions de 'ce monde', mais le bouleversement de ces conditions, la transfiguration universelle commencée dans une humanité devenue l'humanité de Dieu (les Pères grecs et Palémas parlent même à ce propos du "Corps de Dieu").

Cette transfiguration reste secrète. Elle respecte notre liberté, elle ne s'affirme qu'à l'intérieur d'une libre rencontre, elle a donc besoin de notre liberté pour se manifester: devenir saint, c'est manifester le grand

secret - que le monde est déjà transfiguré en Christ! La Résurrection nous atteint, nous investit dans l'Eglise, car l'Eglise n'est rien d'autre que le "mystère du Ressuscité", son sacrement dans le Saint Esprit. La Résurrection occupe le centre le plus central de notre être par le baptême, car dans le baptême nous mourons avec le Christ pour ressusciter avec Lui. La Résurrection nous nourrit, nous unit, nous illumine dans l'Eucharistie, "sacrement des sacrements", qui seul donne son sens à l'Eglise. Car le corps de Jésus durant Sa vie terrestre, et Son corps au tombeau veillé par l'Esprit, et Son corps vainqueur de la mort dans le dynamisme de Pâques, et Son corps plus vaste que le monde, offrande du monde dans la gloire de la Trinité, et Son corps ecclésial - sont le même Corps, dans une rigoureuse identité. A propos du corps ecclésial et de sa Tête christique, saint Jean Chrysostome écrivait: "Entre la Tête et le Corps, il ne saurait y avoir le moindre intervalle, le moindre intervalle nous ferait mourir." L'eucharistie ne se réduit pas à un "signe": elle est le corps du Ressuscité, qui nous ressuscite, la corps de la Vie qui nous vivifie, car "c'est le corps même de la vie" (saint Cyrille d'Alexandrie).

Désormais, la Croix, le sabbat mystérieux et Pâques coexistent dans l'histoire et Paul nous appelle à devenir "conformes au Christ dans la mort", dans "la communion à Ses souffrances" pour "Le connaître, Lui et la puissance de Sa Résurrection" (Phil 3,10) et "faire eucharistie en toutes choses" (1 Thes 5,18) en "nous offrant à Dieu comme des vivants revenus d'entre les morts" (Rom 6,13).

Bien des religions ont affirmé l'existence du divin et l'immortalité de l'âme; mais alors, l'histoire et la terre n'ont plus grande importance, c'est un tombeau dont il faut s'évader. A l'opposé, bien des humanismes ont annoncé l'accomplissement de l'homme par les révolutions de l'histoire et la "fidélité à la terre"; mais alors, tout s'engloutit dans le néant... Seul le christianisme, me semble-t-il, (avec bien des anticipations dans le Premier Testament), annonce, dans le Ressuscité, dans la Résurrection, dans le processus de Résurrection qui va de Pâques à la Parousie, l'union sans séparation ni confusion de la terre et du ciel, de l'humanité et du Dieu vivant. Seul il conteste radicalement la mort - la mort de l'instant le plus humble, le plus merveilleux: la première fleur de l'amendier, ou ce nuage qui dérive soudain dans le ciel terni par la ville, ou ce furtif regard de confiance, quand un visage devient comme transparent... Seul le christianisme ouvre au coeur de l'histoire, au coeur de la terre, une immense ouverture de vie, de lumière, de joie, oui, jubilate! en grégorien ou en byzantin ou en n'importe quoi, une immense déchirure de jubilation. Seul il annonce, prépare, anticipe dans le sacrement et la sainteté, la transfiguration de la terre et de

l'histoire: quand la Résurrection, déjà secrètement présente, se sera diffusée à travers la souffrance et la joie des martyrs, des prophètes, des saints, de tous ceux qui savent faire rayonner le courage d'être, une vie plus forte que la mort - à travers la confiance et l'humilité -, "Seigneur, je crois, viens au secours de mon manque de foi" - de nous tous, pauvres chrétiens.

Avec la Résurrection, le cosmos, porté par le Verbe, animé par l'Esprit, aimanté, dès sa création, par un puissant mouvement d'incarnation, le cosmos entre dans son ultime métamorphose. Dieu s'est fait homme pour que l'homme puisse devenir Dieu, c'est-à-dire, tout simplement, vivant. Il dépend désormais de notre liberté unie à la grâce, illuminée par elle, libérée par elle, que "le feu caché et comme étouffé sous la cendre de ce monde (...) éclate et embrase divinement l'écorce de mort" (saint Grégoire de Nysse).

Ici la prière la plus ténue, l'appel confiant et humble pèsent autant que les plus visibles réalisations. Le plus exclu, le plus marginal est rejoint par le Crucifié et peut devenir en lui un vivant secret dont la prière, dont le rayonnement vivifient la terre. L'Eglise apparaît alors comme une matrice de résurrection, une école de résurrection. Sans cesse se lèvent des ressuscités, dans le secret des ermitages, dans l'anonymat des camps, des hôpitaux, des mégapoles, et parfois un simple regard nous a transmis la flamme, comme un cierge s'allume à un cierge. Peut-être aujourd'hui, comme au temps où se bâtissaient les églises romanes, où les murs de Chôra se revêtaient de fresques inspirées, où Dostoïevsky peignait dans le Grand Inquisiteur une icône tragique du Ressuscité, peut-être aujourd'hui avons-nous besoin, dans un contexte historique différent, de **poser** à nouveau dans la culture, dans la vie quotidienne des hommes, des signes de Résurrection. Peut-être avons-nous besoin d'une "sainteté qui ait du génie", comme l'écrivait Simone Weil (qui, hors de toute institution ecclésiastique, mais en Christ, fut sainte et eut du génie). Peut-être devons-nous puiser dans la Résurrection, dans l'eucharistie, le courage de lutter, jusque dans la société et la politique, contre toutes les formes de mort. Peut-être nous appartient-il, dans le sillage des grands philosophes religieux russes, d'élaborer avec nos frères chrétiens une spiritualité créatrice qui n'oppose plus la contemplation et l'amour actif, mais montre leur indispensable corrélation.

"Christ est ressuscité des morts.

Par sa mort il a vaincu la mort.

A ceux qui sont dans les tombeaux

Il a donné la vie."